



© PH. J. NAB

« Les enseignants ont la capacité d'être des tuteurs de résilience »

On connaît de lui son travail de vulgarisation du concept de résilience, résilience qu'il a lui-même éprouvée ayant été pris dans la rafle de Bordeaux en 1944 et séparé de sa famille. Le neuropsychiatre Boris Cyrulnik à la bibliographie impressionnante, vient de publier « Psychothérapie de dieu » dans lequel il explore les effets psychologiques de la religion sur les êtres humains. Plus généralement, ses travaux l'ont conduit aussi à s'intéresser de très près à l'éducation des enfants.

Quel regard portez-vous sur l'école dans le contexte des phénomènes communautaristes qui ne l'épargnent pas ou encore l'arrivée d'enfants migrants ?

Fl. L'école n'est pas coupée du contexte socioculturel et des familles. Ce n'est pas un lieu où l'on apprendrait des choses abstraites, coupé des familles et de la culture. Quand j'étais gamin, l'école était le lieu d'intégration des immigrants, ce qui est mon cas. C'est encore le cas aujourd'hui mais pas toujours. Ce rôle intégrateur de l'école reste un espoir pour beaucoup, parce qu'on apprend la même langue, les mêmes valeurs, on acquiert des diplômes. Il y a quelques générations, avec les guerres incessantes, on se socialisait par la force physique,

par la violence, il fallait se battre à l'école, c'était un facteur d'adaptation. Aujourd'hui, nous en sommes à la 2^e génération sans guerre et cette violence est découragée. L'éthos, la hiérarchie des valeurs, dépend du contexte socioculturel. L'école aussi. Aujourd'hui ce qui socialise c'est le diplôme. La plupart des familles rêvent que leur enfant soit bon élève, acquière des diplômes pour avoir un bon métier et s'intégrer mais il existe aussi des familles qui rejettent l'école, certains enseignements comme les lois de l'évolution, la non séparation des garçons et des filles. Elles sont minoritaires mais la plupart des grands mouvements socioculturels ont été déclenchés par des minorités. Qui aurait pu prévoir la Révolution française en 1788 ? Ou la Révolution communiste en Russie en 1916 ? Personne. Alors pour l'instant ce sont des minorités mais il faut en tenir compte car cela peut déclencher un processus.

Comment agir avec ces élèves qui ont des vécu très différents, parfois des traumatismes ?

Fl. L'école peut agir par les deux mots-clés de la résilience. Le soutien et le sens. Dans les classes existe un soutien des enfants entre eux, qu'on a souvent sous-estimé. On voit des bandes tractées par un bon élève, d'autres sont attirées par la délinquance parce qu'admiratives d'un chef de bande. Ce soutien affectif de l'école est nécessaire mais il faut se méfier de ces phénomènes de groupe des enfants entre eux. Ils ne sont pas soumis qu'à leurs parents ou à leurs enseignants. L'école peut également donner du sens. Et ce sens ne peut être produit que par la représentation du temps, par le récit. L'image d'un film sur un

écran peut n'avoir aucun sens pour la personne qui arrive et la découvre, en revanche elle a du sens pour celles et ceux qui suivent l'intrigue. Ce qui s'est passé avant et ce qui passera ensuite. Quand notre vie est censée, elle métamorphose la manière dont nous éprouvons le réel. Le travail, même difficile, a un sens donc cela vaut la peine de le faire. Si notre vie n'a pas de sens, nous sommes stéréotypés, nous répétons les mêmes gestes dans une hébétéude.

Certains enfants s'opposent à certains enseignements, notamment pour des raisons religieuses. Que doit faire l'école ?

Fl. Cela veut dire que chez eux, dans leur quartier, on dispense à ces enfants un autre enseignement. On leur dit de ne pas croire ce que l'on apprend à l'école, que les lois de l'évolution sont une théorie blasphematoire, que la Shoah n'a jamais existé... Notre culture n'est plus partagée par ces familles. L'enfant se retrouve dans un conflit de loyauté, entre ce que dit l'enseignant et ce qu'il apprend chez lui. S'il aime ses parents, il va avoir tendance à les croire. Mais s'il est maltraité chez lui, l'enseignant peut devenir un énorme tuteur de résilience. Et souvent il ne le sait pas. Les études menées auprès des enfants maltraités montrent qu'une majorité est en difficulté à l'école. On leur parle du théorème de Pythagore et eux, dans leur tête, n'ont que ce qu'ils ont subi la veille à la maison et ce qu'ils vont subir en rentrant le soir. Mais une partie réussit étonnamment à l'école car c'est le seul endroit où on leur

« Ce rôle intégrateur de l'école reste un espoir pour beaucoup, parce qu'on apprend la même langue, les mêmes valeurs, on acquiert des diplômes. »

« L'école peut agir par les deux mots-clés de la résilience. Le soutien et le sens. »

parle gentiment, où on leur apprend des choses intéressantes. Alors ils surinvestissent l'école qui les sauve.

Quel peut être l'impact affectif des enseignants sur les élèves ?

FJ. Dans les enquêtes sur les rencontres qui modifient nos destinées, presque toutes les personnes interrogées ont répondu qu'elles devaient leur métier à Madame untel, leur professeure d'anglais ou à Monsieur untel pour le goût de la philosophie qu'il leur a transmis. Puis on est allé voir ces enseignants en leur demandant s'ils se rappelaient de l'élève en question, s'ils avaient eu l'impression de l'avoir sauvé. La plupart du temps, ils répondent n'avoir fait que leur travail. Les enseignants ne savent pas à quel point ils peuvent faire un cadeau immense, parce qu'ils correspondent à ce dont l'enfant a le plus besoin à ce moment-là, ils apportent du soutien et du sens. Une identification que l'élève ne trouve peut-être pas chez lui. Le professeur montre le chemin et galvanise. Ce fut mon cas.

Vous avez eu des débuts à l'école difficiles, qu'est-ce qui vous a permis de vous épanouir ?

FJ. Je ne suis pas allé à l'école avant 10 ans. Juif, né avant-guerre j'ai été arrêté, puis je me suis échappé et j'ai pu me cacher. L'entrée à l'école a été une fête pour la rencontre avec les camarades mais sur le plan des résultats, j'étais mauvais, je ne savais pas ce qu'il fallait faire, il me fallait tout apprendre. Puis je suis tombé sur une institutrice qui m'a beaucoup sécurisé, sans s'en rendre compte. Elle m'a inscrit à un

concours d'entrée au lycée. Je ne savais même pas qu'un tel examen existait, ma famille d'accueil non plus. Nous étions 44 dans la classe, quatre inscrits et trois reçus. Là je suis tombé amoureux de l'école car j'avais des copains, les enseignements m'intéressaient. J'ai vite compris que l'école était le lieu de la liberté. Le savoir était la liberté. Si je voulais être libre, avoir un bon métier, il fallait que je réussisse à l'école. Si je ne réussissais pas, je ferais un métier qui serait une entrave. Ensuite au lycée, un autre professeur Monsieur Mousel, m'a inscrit au Concours général. Ma famille d'accueil ne pouvait pas payer l'inscription au Baccalauréat. Alors il a enlevé son chapeau, mis des sous dedans et fait passer dans la classe. Ce sont mes copains de classe qui m'ont payé l'inscription.

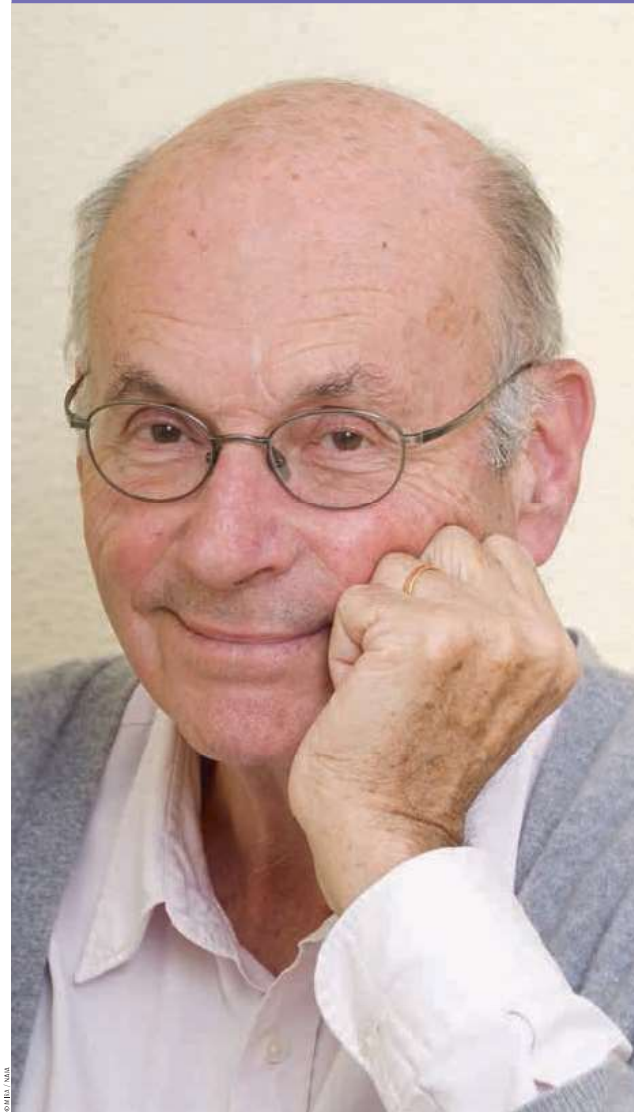
En quoi le premier jour d'école n'est pas le même pour tous les enfants ?

FJ. Si les bébés préverbaux ont été sécurisés par une niche affective, cela les imprègne d'une confiance dans les relations, ils n'ont pas peur des adultes, ils savent qu'on va les aimer, les prendre dans les bras. Environ deux enfants sur trois se sentent sécurisés. Cela signifie qu'un enfant sur trois est insécure, se sent insécurisé pour des raisons de santé, parce que sa mère est morte ou de plus en plus en raison de la précarité sociale. Quand les

parents sont préoccupés par la difficulté de se nourrir, de se loger, ils ne pensent pas forcément à jouer avec leur enfant. Lorsque l'on suit ces enfants, on se rend compte que ceux qui ont été sécurisés par leurs parents accèdent les premiers au langage. Cependant, cela n'empêche pas que le premier jour d'école soit

« Les enseignants ne savent pas à quel point ils peuvent faire un cadeau immense, parce qu'ils correspondent à ce dont l'enfant a le plus besoin à ce moment-là. »

stressant. Ils arrivent dans un lieu inconnu avec de nouveaux adultes, ils ne savent pas ce qui va les attendre. « J'ai un peu peur de cette classe, j'ai un peu peur de cette maîtresse mais je vais surmonter ce stress, je vais être fier de cette petite victoire et je vais raconter ce soir combien j'ai été courageux ». Ces enfants sécurisés vont éprouver le premier jour d'école comme une aventure stressante mais amusante aussi. Ils ont déjà acquis le plaisir d'apprendre et le plaisir de découvrir. Pour les enfants insécurisés par la maladie, la précarité ou le deuil, le premier jour d'école c'est tout autre chose. Ils se sentent terrorisés. Ils n'ont pas leur tranquillisant intime dans la mémoire,



ODILE VINA

« Ces enfants sécurisés vont éprouver le premier jour d'école comme une aventure stressante mais amusante aussi. »

ils ont peur de l'école et vont tout tenter pour ne pas y aller. Ils s'accrochent aux parents ou les frappent. Ils pleurent, se montrent insolubles et souvent s'auto-agressent, se mordent. Cela mobilise les enseignants qui sentent la détresse de ces enfants. Les enseignants d'après-guerre disent qu'ils avaient 40 à 50 enfants par classe et parmi eux un ou deux enfants difficiles. Aujourd'hui sur 25, on arrive parfois à six ou sept enfants dans ce cas. Cela veut dire que quelque chose se passe dans notre culture, qui fait que l'on ne sécurise plus nos bébés. L'école n'est plus pour eux un facteur de résilience car ils en ont peur. Les phénomènes de phobie scolaire augmentent rapidement.

Quels peuvent être les signes de traumatismes chez les élèves ?

FJ. L'enseignant ne peut pas déceler les signes d'un traumatisme mais il peut déceler les signes d'un trouble, sans en connaître la source. Ces signes, ça peut être un enfant qui devient anormalement agressif alors qu'il ne l'était pas auparavant, un enfant qui manifeste soudainement des difficultés de concentration alors qu'il n'en avait pas jusque là, un enfant qui s'enferme dans un mutisme alors qu'il était plutôt bavard, un enfant qui devient hyperactif avec des activités trop autocentrées. Ce type de comportement n'est pas nouveau, mais aujourd'hui mes jeunes collègues me font part de leur stupeur face à des jeunes, surtout des filles d'ailleurs, qui s'infligent des actes auto-agressifs dénotant de troubles du développement. L'enseignant ne peut pas en connaître la cause, ce type de comportement peut survenir après une agression sexuelle, la mort d'un parent, une scène de vio-



© M. P. N. A.

« C'est en comparant les manières d'aimer, de vivre, d'éduquer que l'on découvre le monde de l'autre par la littérature, le cinéma, le théâtre. Et également par la philosophie. Il faut entraîner les enfants au plaisir de douter. »

« J'ai vite compris que l'école était le lieu de la liberté. Le savoir était la liberté. Si je voulais être libre, avoir un bon métier, il fallait que je réussisse à l'école. »

lence conjugale, cela peut être mille raisons car la vie n'est pas toujours facile mais en tout cas, on peut déceler une altération dans le comportement de l'enfant.

Quelle différence entre trauma et épreuve ?

FJ. Nous avons tous connu des épreuves, un échec, une rupture et nous avons tous appris à les surmonter plus ou moins bien. Le trauma est complètement différent. L'imagerie montre que le cerveau alors s'éteint. En temps normal, on voit des nappes de couleurs différentes passer d'une zone à l'autre selon que l'on parle, écoute ou regarde, selon la consommation d'énergie de tel ou tel lobe. En cas de traumatisme, l'individu est hébété, sidéré, l'imagerie montre un cerveau gris qui ne fonctionne plus. C'est sûrement un processus adaptatif pour pouvoir mourir sans trop de souffrance. On remet un cerveau en marche par le soutien et le sens.

Comment gérer l'arrivée dans les classes d'enfants migrants qui ont parfois vécu des traumatismes ?

FJ. L'école ne peut pas tout. C'est un lieu nécessaire mais qui a besoin d'être entouré pour que l'accueil soit de qualité. Aujourd'hui cet accueil est parfois défaillant. Quand l'immigration est souhaitée, c'est-à-dire que ce choix n'est pas dicté par des contraintes liées à la guerre ou à la famine par exemple, les enfants ont quand même un stress d'acculturation. Ils ne parlent pas la langue, mais ils l'apprennent plus vite que leurs parents. Ils ne connaissent pas les codes de l'école mais de même, ils les acquièrent rapidement. Une fois ce stress surmonté, ils sont fiers de posséder deux langues, deux cultures et l'on sait que parler deux langues est un facteur d'intégration réussie. En revanche, c'est chez les enfants issus de migrations non souhaitées que

l'on trouve le plus d'enfants traumatisés, en grande détresse. Mettre des enfants dans des camps, que ce soit à Calais, au Liban ou en Palestine, c'est le pire accueil qu'on puisse leur réserver, ça les place en vase clos, sans espoir ni perspective d'intégration. Une autre situation est tout aussi critiquable, c'est la ghettoïsation qui conduit au communautarisme. Cette situation existe bel et bien en France aujourd'hui, à Béziers ou Perpignan par exemple, avec des quartiers où vivent des personnes parlant une même langue, pratiquant une même religion, chaque groupe ignorant celui du quartier voisin. Les personnes se côtoient mais ne se voient pas, il n'y a pas d'interactions. Non, l'école ne peut pas tout, elle a besoin d'une institution pour l'accompagner dans l'apprentissage des langues et des rituels sociaux, des codes de politesse qui ne sont pas les mêmes d'une culture à l'autre.

Comment expliquer que des jeunes tombent dans l'excès ou succombent à des formes de fanatisme ? A contrario, comment promouvoir les valeurs du vivre ensemble ?

FJ. C'est une preuve de défaillance sociale, c'est-à-dire que ces gamins sont déculturés, pas de famille, pas d'école, comment voulez-vous qu'ils se développent s'il y a de la confusion autour d'eux ? Lors de chaque bouleversement social, arrive quelqu'un qui leur dit : « croyez en moi je vais vous sauver, les autres vont mourir ». Ils sont tellement mal, tellement désespérés qu'ils sont prêts à croire n'importe quoi. Ce sont des jeunes insécures, qui se rassurent par la soumission à un gourou, à un groupe religieux extrême. Contrairement à ce que l'on croit, ces jeunes ont peur de la liberté. Lorsque nous sommes libres,



« Pour haïr l'autre il faut l'ignorer. »

nous avons la possibilité de choisir, donc nous doutons, donc nous sommes dans l'incertitude. Nous pouvons nous documenter, lire, voyager, hésiter. Dans une culture du sprint, nous n'avons pas le temps, «*Dites-moi vite la recette, dites-moi vite la vérité*». Il y a toujours des personnes pour prétendre avoir la seule vérité,

Pour haïr l'autre, il faut l'ignorer, se soumettre à l'idée que l'on se fait de lui a priori sans chercher à la connaître. Je dirais que ce mécanisme ajoute de l'épreuve à l'épreuve en créant des sentiments de concurrence qui n'ont pas lieu d'être. Par exemple, des personnes en situation de précarité sociale voyant arriver des migrants

croyances ou ses convictions sont tout aussi respectables. C'est en comparant les manières d'aimer, de vivre, d'éduquer que l'on découvre le monde de l'autre. La littérature, le cinéma, le théâtre peuvent y contribuer. En jouant une saynète, le rôle d'un policier par exemple, l'élève se met «à la place» et peut appréhender son point de vue, faire preuve d'empathie. L'école doit également développer l'esprit scientifique et le débat philosophique. Il faut entraîner les enfants au plaisir de douter, à exprimer ce qu'ils pensent et écouter l'avis des autres. Une relation humaine, intellectuelle, active les zones cérébrales et les stimule, tout comme le sport, la réflexion. Aujourd'hui, une petite fille sur deux arrivant au monde, dépassera l'âge de 100 ans. À quoi cela sert-il de la faire sprinter à l'école? Pourquoi ne pas prendre le temps d'apprendre, de consolider la confiance en soi? Les Finlandais ont allongé les congés parentaux, retardé la notation et ils réussissent aux évaluations Pisa bien mieux que la plupart des pays. Ils ont diminué leur taux d'illettrisme, de suicide et de psychopathies. Un nouvel éthos est à inventer. Ce qui était valable au 20^e siècle n'est plus valable aujourd'hui surtout avec le bouleversement technologique et numérique. Toute nouvelle invention modifie le mode de pensée. Nous sommes en train de créer un autre monde et l'école doit s'adapter mais pas seule. Un enfant se développera mieux avec des interactions multiples et pas seulement avec ses parents, ses enseignants mais aussi avec les copains, le prof de sport, de musique. Chacun peut lui apporter. PROPOS RECUEILLIS PAR FABIENNE BERTHET ET LAURENCE GAIFFE

« L'enfant doit apprendre qu'il a droit au respect mais que d'autres qui ne partagent pas ses croyances ou ses convictions sont au aussi respectables »

scientifique ou politique. Pour des jeunes anxieux, la soumission est un excellent tranquilisant mais au prix d'une amputation de la personnalité, d'un arrêt du jugement. On ne raisonne plus, on parle par slogans comme le font tous les extrémismes. La culture structure notre environnement et nous permet de faire des choix. Quand il n'y a pas de culture, on ne peut pas se construire. La culture c'est le moyen de lutter contre les fanatismes. Nous pouvons intégrer les autres quand nous les connaissons, que nous les aimions ou que nous nous disputions avec eux, nous les connaissons. Mais si nous ne faisons qu'imaginer l'autre, il devient l'écran de nos fantasmes, le bouc émissaire responsable de nos difficultés, économiques par exemple comme c'est le cas aujourd'hui avec les migrants.

peuvent penser que ces nouveaux venus représentent un danger pour leur travail. Pourtant, bien des études montrent le contraire, le Canada qui connaissait de grandes difficultés il y a une vingtaine d'années en raison d'une population vieillissante est redevenu un des pays les plus riches grâce à l'immigration.

Quel rôle l'école laïque peut-elle jouer face à cet enjeu?

Fl. L'école participe à cet éveil culturel, à cette connaissance mutuelle. Pour éviter les langages totalitaires, qu'ils soient religieux, profanes, scientifiques ou idéologiques, l'enfant doit apprendre qu'il a droit au respect mais que d'autres qui ne partagent pas ses

